Document generated on 05/01/2024 1:24 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'heure Giacometti

Lise Demers

Number 80, Spring 1999

Vérités et mensonges

URI: https://id.erudit.org/iderudit/13603ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Demers, L. (1999). L'heure Giacometti. *Moebius*, (80), 35–41.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Lise Demers

L'heure Giacometti

Le dos arrondi, les jambes tendues et les mains bien agrippées aux poignées, Martine montait péniblement la côte. La chaîne du trottoir défoncée lui indiqua qu'elle en avait pour 50 mètres, tout au plus. Elle soupira, se cala sur la pointe des pieds et poussa avec une vigueur nouvelle le fauteuil roulant jusqu'en haut.

Là, elle s'arrêta, bloqua les roues en position de freinage, se redressa en s'étirant le dos. Une légère brise lui caressa le visage. Elle se sentit mieux. Surtout que la journée avait été fructueuse. Elle regarda tout autour. La lumière dorée d'automne adoucissait le rouge brique des maisons. Les arbres commençaient à jaunir. Bientôt, ce serait l'hiver, un autre hiver, son soixantième hiver.

Un grognement l'obligea à se pencher sur un corps rabougri, maigre et sec, qui dodelinait de la tête. C'était son mari. Avec douceur, elle ramena la couverture sur ses genoux, réappuya sa tête contre le coussin, replaça ses lunettes sur ses yeux presque éteints, en murmurant que la maison était proche, qu'ils allaient bientôt être au chaud. Elle débloqua les freins et reprit sa promenade, en roulant lentement le fauteuil de son Gérard. Elle parlait à voix basse.

— Regarde, le gros matou roux aux pattes noires, assis sur la troisième marche du perron des Tremblay. Oh! les Tremblay ont de nouveaux rideaux dans le salon. Tiens! les Rinfret sont revenus de leur chalet avec trois bicyclettes. Je me demande bien où ils vont les mettre? Pas sur le trottoir, j'espère, mais ils en sont bien capables, innocents sans bon sens comme ils le sont parfois. Bonjour, madame Desmarais.

— Bonjour. Comment ça va? Belle journée, n'est-ce pas?

— Oui, ça va.

— J'ai fait des courses pour mon ketchup vert. Vous l'avez déjà fait cette année, vous, votre ketchup?

— Non, pas encore.

— Bon, il faut que j'y aille. Dites bien le bonjour à votre mari. Le pauvre! Il a encore maigri, mais du moins, il n'a pas l'air de souffrir. C'est toujours ça de pris.

— Oui, c'est toujours ça de pris. Au revoir.

Martine reprit sa marche. Un grognement mécontent lui rappela que Gérard n'aimait pas madame Desmarais. En trente ans, il n'avait jamais pu supporter son bavardage et son air inquisiteur. Mais l'éviter n'était pas facile. Ils arrivèrent devant la maison. Martine se gara, alla ouvrir la porte, redescendit le perron, poussa le fauteuil sur la rampe d'accès jusque dans le corridor, tourna à droite, pénétra dans le salon double, bloqua les freins et revint verrouiller la porte d'entrée. Elle jeta un dernier coup d'œil sur les maisons alentour. Le soleil baissait. Ce serait bientôt son heure préférée, celle qu'elle nommait son heure Giacometti, si belle avec son jeu d'ombres et de lumières. Il y a longtemps, elle sortait se promener à cette heure bénie pour voir la lumière douce redessiner les objets connus, leur donner une légèreté, une dimension aérienne qu'ils n'auraient jamais autrement. La lumière rose atténuait les contours et les couleurs violentes, animait les surfaces ternes et grises. Cette heure du jour lui était sans raison essentielle.

Martine referma la porte. Il fallait qu'elle se dépêche, si elle voulait admirer encore une fois son Giacometti. Elle ôta son manteau, l'accrocha et repartit rapidement en direction des grognements rauques de son Gérard. Elle ramassa la couverture tombée sur le parquet, la plia en quatre et la déposa sur le guéridon, sous le chapeau de son mari. D'un mouvement dont la précision venait d'années de pratique, elle commença à dévêtir son Gérard. Elle lui plia le coude, tira sur sa manche, lui pencha la poitrine vers elle en le retenant de son bras tendu comme une barre d'appui, dégagea de son épaule la manche de son coupe-vent, le glissa à gauche derrière le dos en tirant, le fit passer par-dessus l'autre

épaule, redressa son mari contre le dossier et tira pour dégager l'autre manche. Elle remit le vêtement à l'endroit, le secoua et l'accrocha dans la garde-robe. Une légère odeur d'urine parfumait la pièce. Martine regarda sa montre. Elle ne voulait pas manquer son spectacle, surtout pas aujourd'hui. Elle roula le fauteuil dans la cuisine, mit du lait à chauffer pour le chocolat chaud, avertissant Gérard qu'elle le changerait plus tard. Celui-ci maugréa.

Elle ouvrit les rideaux et un rayon de soleil illumina le chambranle de la porte donnant sur le corridor. Elle se dépêcha. Soulevant péniblement la table de la cuisine, elle la balança sur le côté, la poussa en la faisant pivoter de manière à passer deux des pattes dans l'autre pièce et l'appuya contre la porte. Elle plaça sa chaise berçante et le fauteuil de Gérard de chaque côté de la fenêtre. Le soleil pénétrait plus largement dans la cuisine. Son mari émit de brusques sons gutturaux et Martine se fâcha. S'il ne voulait pas rester, il n'avait qu'à le dire et elle le mènerait au salon. Sinon, il était mieux de cesser de grogner et de lui briser son plaisir. Gérard gronda un peu et se tut.

Martine ouvrit une armoire, en retira délicatement une réplique en plâtre du David de Michel-Ange qu'elle déposa tout doucement à l'angle des quatrièmes dalles horizontale et verticale de son prélart. Elle alla s'asseoir. Le spectacle allait bientôt commencer. Ces mises en scène avaient toujours excédé son mari. C'était leur seul sujet de dispute, peut-être parce qu'elle lui avait tenu tête. Il y avait près de 26 ans que Gérard était invalide. Un accident l'avait laissé paraplégique, hargneux et colérique, surtout les premières années, quand il s'entêtait à tout faire comme auparavant. Il pouvait alors essayer, recommencer, réessayer jusqu'à l'exaspération totale ou l'épuisement. Mais peu à peu, il avait cédé devant l'inutilité de ses efforts et s'en était remis à Martine. La vie avait alors été plus facile, presque belle en comparaison d'aujourd'hui. Par amour, elle avait quitté son travail pour le soigner, n'avait pas appris à conduire pour ne pas l'humilier, avait progressivement espacé ses sorties entre amies, jusqu'à les perdre, pour consacrer ses

loisirs à jouer aux cartes ou à regarder la télévision avec Gérard. Elle avait même arrêté de jouer du piano et l'avait vendu pour arrondir les fins de mois. Mais abandonner son heure Giacometti? Jamais!

Enfin, le rayon de soleil se posa sur la tête du David, sur son épaule, puis enveloppa la sculpture, en projetant une ombre étroite, déchiquetée et un peu floue par le carreau de verre soufflé qu'elle avait elle-même installé. Martine regardait naître son Giacometti, admirait ses longs muscles filiformes, ses jambes élancées, sa main qui s'allongeait, s'étendait jusqu'au pied du mur et remontait le long de la tapisserie pour lui offrir ce bouquet suspendu de fleurs séchées. Elle retenait son souffle. Elle contemplait cet élancement extrême des formes, ce léger frémissement de vie dans sa cuisine, mais sans la douleur émaciée et cadavérique des œuvres de Giacometti. Imperceptiblement, le corps se mouvait au gré de la lumière. Elle avait les nerfs à vif. Un simple petit nuage pouvait lui ravir son enchantement déjà si éphémère.

Au fil des années, elle s'était acheté d'autres sculptures, des pêcheurs et des habitants en bois de Bourgault le père, de vieux saint Joseph en plâtre, mais parmi elles, c'était le David de Michel-Ange sa préférée. Peut-être parce qu'il était nu, si parfait dans ses proportions. Ses jambes paraissaient si réelles sur son linoléum! Son torse, si doux à toucher! Au début, durant sa période kitsch, elle avait poussé l'audace jusqu'à acheter une Barbie et à dérober une grande annonce de coquille Saint-Jacques chez Warshaw. Elle avait travaillé fort pour recréer son Botticelli, mais sa *Naissance de Vénus* avait toujours eu un je-ne-sais-quoi de grotesque. Sa Barbie avait l'air d'un insecte échevelé dans la gueule d'un immense gastéropode. Elle avait changé pour une poupée dodue mais cela n'avait rien donné. Une Vénus sans bras, passe encore, mais sans attributs féminins! Gérard s'était bien moqué d'elle. Sa période kitsch fut la plus brève de toutes.

Le rayon de soleil se déplaça, s'accrocha au rebord de la fenêtre en déformant la sculpture. Elle referma les rideaux. Le spectacle était terminé. Elle était silencieuse, ravie mais si triste. Son bonheur était de si courte du-

rée! Elle rangea son David, prit le bol de chocolat tiède et aida Gérard à le boire. Son mari s'étouffa, lui cracha le liquide à la figure. Elle se leva, humecta un linge, essuya son visage et le menton de Gérard et lui redonna à boire. Avec le temps, son mari était devenu l'enfant qu'ils n'avaient jamais eu, avec ses caprices, ses sautes d'humeur et ses élans d'affection qui la chaviraient.

Martine essuya la bouche et les mains de Gérard, poussa le fauteuil jusqu'au salon, soudain lasse. Elle alluma le téléviseur, sélectionna la chaîne des nouvelles et retourna à la cuisine. Elle fouilla dans son sac à main, en sortit avec précaution un petit flacon qu'elle examina, sereine et déterminée. Elle chercha son livre de recettes, en fit glisser une feuille précieusement camouflée et lut pour la millième fois les dernières indications: *«Sortir le mélange du réfrigérateur au moins deux heures avant le moment prévu pour le boire. Y ajouter la quantité requise d'arsenic juste avant l'absorption de la boisson. Nota bene: très bien mélanger pour un effet rapide et sans douleur.»* Elle regarda sa montre, ouvrit le frigo, en sortit du steak haché, des champignons, des pommes de terre et un liquide soigneusement élaboré qu'elle cacha en haut de l'armoire à condiments. Elle prépara le souper.

À la fin du repas, elle amena Gérard dans la salle de bain. Lentement, elle amorça le sempiternel rituel de la toilette. Elle lui ôta ses chaussures et ses bas qu'elle rangea sous l'évier, le souleva, lui referma fermement les mains sur les barres d'appui, repoussa le fauteuil roulant dans le corridor. Maintenant solidement son mari, elle lui baissa son pantalon et, après s'être assurée de sa stabilité, elle détacha les attaches en plastique de sa culotte, la fit glisser vers l'arrière et la jeta dans le bac à couches. Toujours sur le qui-vive au cas où il viendrait à flancher, elle l'aida à transférer le poids de son corps et à s'accroupir, lui ramenant les mains le long des barres d'appui en même temps qu'elle le penchait pour l'asseoir sur le banc de toilette. Elle se baissa, tira sur les pantalons de son Gérard, se releva, lui déboutonna la chemise, la lui enleva. Elle lui leva ensuite les bras, les tenant bien haut d'une main pendant qu'elle lui retirait sa camisole.

Gérard grogna. Martine fit la sourde oreille. Il y avait déjà cinq ans qu'elle endurait ses grognements. De colère en exaspération, de dévouement en indifférence, elle en était presque arrivée à voir son mari comme un objet détraqué impossible à réparer. Elle s'en voulait de son égoïsme. Mais sa vie avait tant rétréci depuis sa fameuse colère au sujet de son heure Giacometti. Elle l'entendait encore lui crier:

— Mais des jambes, ne vois-tu pas que je n'en ai plus! Des guenilles, voilà ce que j'ai. Admire-les, mes guenilles. Crois-tu qu'en les posant par terre, elles redeviendront vivantes, animées, vibrantes comme celles de ton Michel-Ange?

Et il avait foncé droit sur le David, le brisant en deux. Elle n'avait pas voulu céder. S'il n'aimait pas ça, il n'avait qu'à aller dans le salon. Rien ne l'obligeait à rester avec elle dans la cuisine. Gérard n'avait pas accepté son entêtement.

— C'est ça! eh bien, tant qu'à être traité comme un chien, je vais agir comme un chien. Je vais me mettre à grogner, à japper, à mordre.

Et Gérard ne lui avait plus jamais adressé la parole. Elle avait acheté un autre David. Ils s'étaient alors livré un duel sournois. Mais quelques mois plus tard, Gérard faisait une embolie cérébrale qui le laissait quadraplégique et lui ôtait sa faculté d'élocution. Selon les médecins, il devait sans doute souffrir d'aphasie.

Gérard grogna d'une voix menaçante. Martine l'aida à se lever, à se déplacer vers le bain sans lâcher les barres d'appui, à transférer son poids en glissant sa main sur d'autres traverses, à s'asseoir sur le siège dans le bain. Elle fit couler de l'eau et lava son Gérard de la tête aux pieds. Elle le sécha et recommença en sens inverse tous ses gestes pour le sortir du bain, l'habiller et l'asseoir dans son fauteuil. Elle était épuisée. Elle poussa le fauteuil jusqu'au salon, l'installa de nouveau devant son émission de télévision favorite et lui donna un léger baiser sur le front. C'était maintenant à son tour de faire sa toilette. Après son bain, elle s'habilla proprement, au lieu de revêtir sa robe de nuit. Elle regarda l'heure. Elle avait le temps de faire la vaisselle, de placer bien en vue les

documents importants sur la table, de déverrouiller la porte d'entrée.

À 20 h 40, elle mélangea l'arsenic à sa potion, s'assit près du téléphone et but d'un trait son *Final Exit Cocktail.* Elle décrocha le combiné et composa 9-1-1, à 20 h 46, selon le rapport de la police.